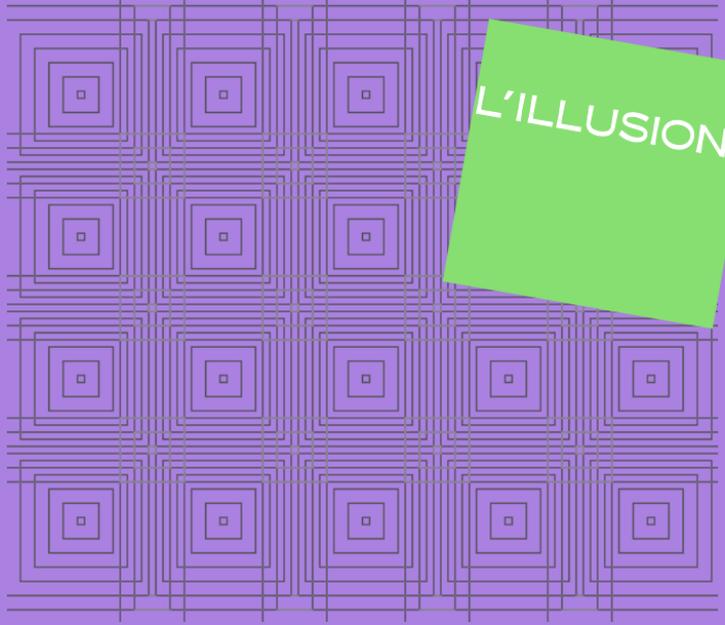


HENRI BARBUSSE

Henri Barbusse.
L'illusion. Paris.
Ernest
Flammarion,
éditeur. 26, rue
Racine, 26. Droits
de traduction,
d'adaptation et
de reproduction
réservés pour
tous pays.

Flammarion,
1919



L'ILLUSION



L'ILLUSION
HENRI BARBUSSE
Flammarion, 1919

Extrait des nouvelles de Henri Barbusse
Mis en page par Hortense Driguet
dans le cadre du workshop de Julie Blanc

— du 27 au 29 octobre 2021

L'Illusion

Quoique il dût faire encore jour, il n'y avait plus de soleil. Le brouillard et la pluie bretonne nous avaient surpris au milieu d'une excursion en pleine mer. Il nous semblait que la pluie fût tombée ainsi depuis la création du monde, et du pont humide du bateau qui tirait des bordées le long de la côte, nos visages regardaient aveuglément au loin...

Notre ami Saintclair, qui avait un doux regard sous son capuchon de toile cirée, désigna, avec l'aile ruisselante de son geste, la côte basse et noyée, à peine visible dans l'espace :

— C'est La Chapelle, dit-il. Quand j'étais enfant, je passais mes vacances sur cette dune alors ensoleillée et pleine d'été...

Et à sa voix, comme un groupe de naufragés jetés au fond de cette longue barque de brouillard, nous levâmes malgré nous nos yeux perdus vers le miracle du soleil qu'il évoquait.

Le vent nous obligeait à décrire de longs circuits pour nous éloigner peu à peu de la côte qui s'étend entre l'anse de Malen et le phare du Pouldu. Une manœuvre fit tourner le bateau; un souffle nous fouetta la figure; la grand'voile battit le long du mât, puis nous recommençâmes à fuir en sens inverse, pauvres voyageurs éternels du gris. Le vrai soir tomba, et comme nous nous étions rapprochés tous les trois, solitaires, sans avenir, à cause de cette pénombre, le vent suspendit son bourdonnement éternel, et s'enfonça dans le silence.

La voix du capitaine Hublot ordonna d'allumer le falot. Au loin, vers La Chapelle, on distinguait une église, des maisons, que le couchant morne et fumeux jaunissait dans le déluge. Tout près, la lueur du falot tremblait sur l'inconnu de la mer.

C'est alors que Saintclair nous raconta une histoire d'enfance, que tout, autour de nous, nous aida à comprendre.

L'illusion



temps avec sa mère; elle avait un grand frère, parti en colère il y avait longtemps, et qui reviendrait peut-être un jour... Elle n'était pas venue l'année précédente. Retournerait-elle l'année suivante? Elle ne savait pas: sa mère non plus; personne au monde ne savait.

Nous nous habituâmes à sortir tous les deux. A vrai dire, je ne comprends pas très bien, maintenant que j'y réfléchis, comment on pût laisser partir seule cette petite fille dans un pays accidenté et dangereux par endroits. Après tout, il y avait peut-être quelqu'un qui nous suivait parfois, mais je ne me rappelle plus...

Peu à peu, il s'établit entre moi et l'enfantine jeune fille, une grande et frissonnante amitié. Ce fut d'abord, de mon côté, de l'admiration. Elle me paraissait si belle et si lointaine, cette petite bouche avait des paroles si, grandes, un silence si vaste! Elle souriait gravement, ce qui est doublement sourire. Je la regardais longtemps. Je l'écoutais. Elle parlait peu, quoique sa voix fût fine; il semblait qu'elle ne fit entendre cette petite voix que lorsqu'elle avait trouvé quelque chose digne d'être mis en musique. Et tout en elle, jusqu'à son souffle, me charmait.

Bien souvent, dans la plaine, je l'attendis avec ravissement, et parfois, à l'heure où le jour décline, dans un décor d'herbe morne et de chaumière grise, je l'aperçus, émergeant d'un ravin sombre, dorée, et comme égarée d'un scintillant jardin, et le jour semblait quitter sa tête plus lentement que le monde...



Nous connaissions quelques pêcheurs, quelques bonnes femmes; parmi elles, une vieille dame, la sœur du curé. Cette dame qui fait partie de l'histoire à laquelle j'arrive sans en avoir l'air, — comme dans la vie, — était la dévote du lieu. Elle regardait loin devant elle. Elle avait une voix de cantique qui, semblait-il, n'oubliait jamais complètement le bon Dieu.

Sa maison était, avec deux ou trois fermes, la seule qui fût bâtie en pleine dune, à la place où s'élevait jadis, dit-on, l'ancien village envahi par les sables. Le vent, à cet endroit, battait les ajoncs comme, plus bas, le flot battait les roches; mais la maison entourée d'un enclos, puis d'un mur, était si tranquille et si close qu'elle avait, elle aussi, avec l'église, un lien de ressemblance et de parenté.

Nous ne passions devant cette demeure qu'avec respect et appréhension. C'était un endroit si sage qu'il était défendu. Et pourtant la dame solitaire qui l'habitait était pour nous comme une vieille sœur parmi les autres; elle adorait, et nous aussi nous adorions...





plus tremblant

Notre amour fut vite plus inquiet, plus tremblant, plus grave. Parfois, il nous arriva de rester longuement muets, mêlant nos doigts de mille façons pour mieux mêler nos mains, ou, assis sur la plage, sans nous regarder, abîmant brutalement avec nos dents, les fleurs qu'ensemble nous avions cueillies, en creusant d'une main crispée le sable stérile de la grève.

une main crispée

Comme je baissais la tête, j'aperçus, par terre sa poupée.

Cette poupée ne ressemblait pas physiquement aux autres poupées, elle était, elle et sa robe en bois bruni et sculpté; elle avait les bras collés le long du corps, une attitude raide et de larges pieds. Mais son âme était celle de toutes les poupées; depuis des années, la petite chose vivante avait recueilli le passé que l'enfant lui racontait, passé de nativité, de berceau et de portes blanches qui s'ouvrent avec joie, pensées ingénues, douceur à peine mûrie, caresses ne voulant que tenir chaud. C'était bien la vraie poupée d'enfance, la toute petite créature avec son innocence grande comme l'aurore, par qui le mystère maternel ne montre que son sourire, la fleur qui ne sait pas le secret qui fait tes fleurs.

A la vue de la poupée, je sentis monter en mon esprit tourmenté une haine éperdue de l'enfance, un besoin de briser le passé derrière nous, pour renaître.

Elle gisait à terre, déjà très abîmée, très usée par la longue caresse; et je dis: «Elle est morte!» — et je répétais: «Elle est morte!»

C'est alors que, dans l'état où nous nous trouvions, tentés par ce que contient de défendu l'idée de la mort et de l'ombre, il nous prit l'envie invincible que la poupée fût en effet, morte, et qu'il fallait l'ensevelir, une nuit.

Nous ensevelîmes la poupée, la nuit même, qui fut étrange et douloureuse.

Puis le sentier s'épanouit dans la dune. Comme elle me avançait de quelques pas, elle m'attendit en bas se retournant, fantôme vague avec un sourire invisible. Sa main brûlante et tremblante se joignit à la mienne, elle m'entraîna et, dans notre paradis terrestre du jour, nous allâmes, nous serrant de plus en plus, comme un couple chassé. La mer qui formait à notre droite, dans la nuit, deux ou trois grandes lignes brillantes, avait une plainte qui approfondissait encore plus que là-haut, le silence, le silence sublime, profond, qui est la musique de la vérité.

Nous atteignîmes, marchant toujours droit devant nous, le long des grèves où le vent commençait à se soulever, à se déchaîner — un mur entourant une maison dont on voyait dépasser le front à la lueur stellaire. C'était le jardin de la vieille dévote dont je vous ai parlé... Nous nous arrêtâmes enfin; la même idée nous vint. Il fallait violer cette demeure un peu sacrée, troubler ce benoît sommeil, de notre présence criminelle, y enterrer la morte...



Puis, pauvres petits promeneurs du froid, nous avons eu peur d'un enfer. Nous nous sommes levés; j'ai lancé la bêche à travers le jardin; nous avons poussé la porte, et, la laissant ouverte derrière nous, nous sommes sortis de l'enclos profane où nous avions à moitié perçu le cri des hommes et des femmes.

Ce fut septembre, la pluie; et quoique l'heure de la séparation approchât, nous dûmes rester enfermés chez nous sans nous voir, à cause des chemins impraticables.

Oh! bien des fois, le front aux carreaux, dans les jours de plus en plus courts, je pensai à elle en présence du ciel uniformément gris, de la pluie qui tombait sans discontinuer, de toute la dune détrempée, balayée par les larges brises marines. Sur la route, des

parapluies qui filaient, des voix confuses dans la bruine et les flaques, et, de temps en temps, les bonnes charettes qui passaient en parlant aux vitres...

Déjà s'emplissaient les malles pour le départ, se dénudait ma chambre où rôdaient la femme de ménage et ma tante, fraternelles à mes yeux comme si ma candeur d'enfant récompensait la vieille servante, et qui sont à présent deux ombres tout à fait semblables, car vous l'ai-je déjà dit? elles devaient toutes deux mourir dans cette année-là. J'entrais dans la cuisine, pleine d'une buée, puis je revenais dans la grande chambre, mal meublée d'un buffet et de rangées de chaises, toute triste aussi, comme si elle était un monde. Et machinalement, je retournais vers la fenêtre, Oh! bien souvent aussi, je voulais prendre mon capuchon d'écolier, sortir à la pluie, je voulais aller vers elle errante aussi parmi une chambre. Puis, lorsque le soir emportait à jamais la journée, j'avais envie de pleurer dans un coin, pleurer tout le temps perdu et tout le temps qui se perdait. Je m'imaginai que c'en était fait, que tout finirait avec cette saison déclinante,

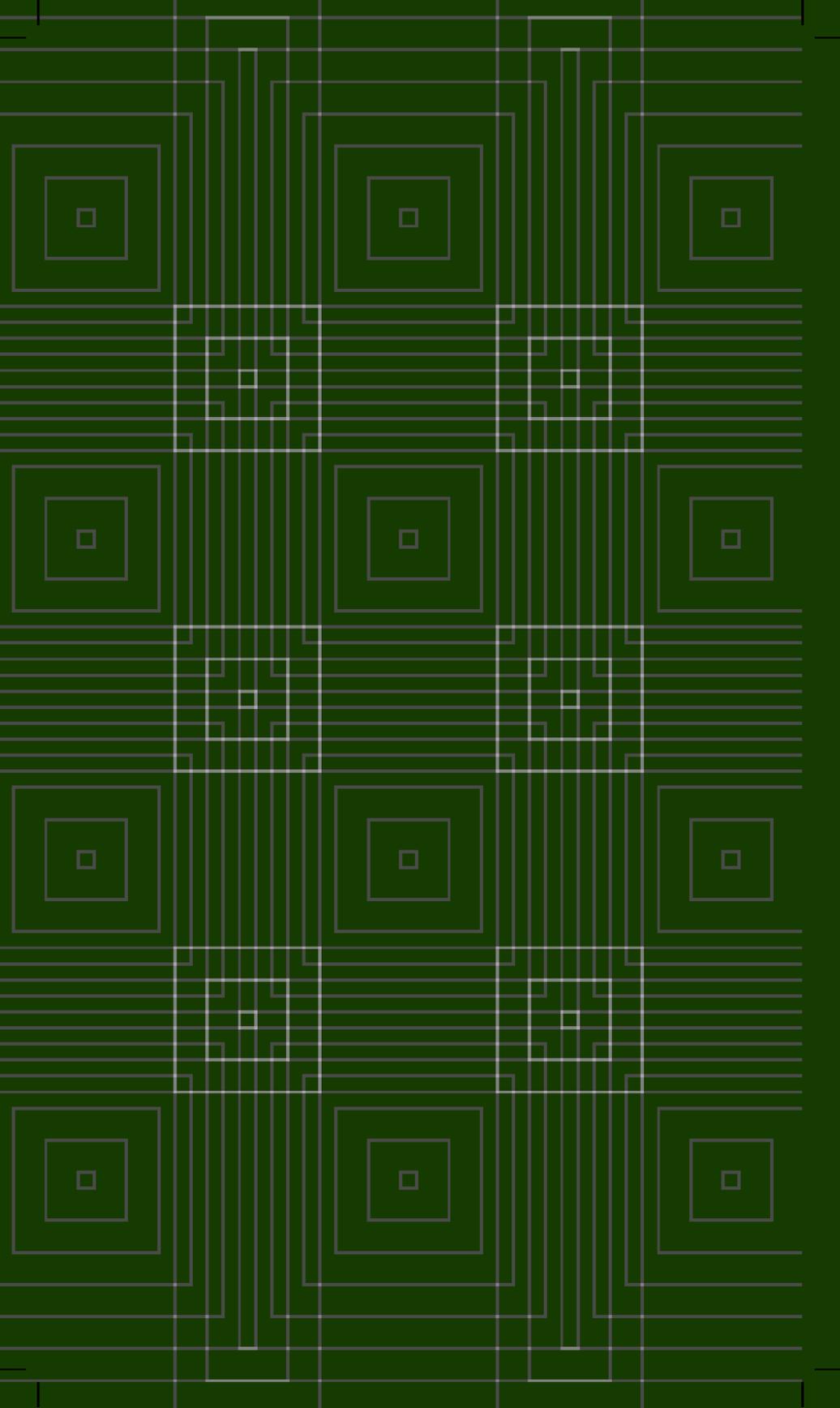
Puis nous revînmes comme si nous avions perdu notre destin. Avec sa voix claire, elle chercha une petite chanson, le long de la route. Je me souviens des paroles et de l'air. Je la répète parfois quand je suis seul, pour essayer de m'approcher merveilleusement de ce qui n'est plus; mais la chanson est morte, et moi, terrassé par l'angoisse de l'existence, je lui survis pourtant.

Nous prîmes sans doute, malgré le crépuscule, la sente sur le bord de la falaise, là-bas, si loin que nous ne la verrions même pas avec nos yeux du jour. Au-dessus de nos têtes, des oiseaux blafards tournoyaient et criaient. Nous marchions, un peu éclairés par un reste de lueur, dans cet assombrissement qui fait que le soir est comme une tempête calme. Et je revois, enfoui dans le temps à un endroit que je ne sais pas à plusieurs années près, ce petit couple tourmenté ne cachant pas sa tristesse, portant le deuil, et qui ne demandait pourtant presque rien, mon Dieu...

Encore une fois, le narrateur s'arrêta. Il avait une figure maigrie, une douce barbe brune, et de grands yeux qui ne seraient plus étonnés jamais. Nous lui sourîmes...

— «Écoutez, reprit-il, la fin de l'histoire. Une grande nouvelle emplit La Chapelle et nous bouleversa: Les pluies exceptionnelles avaient mis à découvert, dans le jardin de la vieille dame, une relique, une très vieille statue de la Vierge, croyait-on; enfouie depuis des siècles...

Le curé avait disserté. Il m'apparaît, dans quelque intérieur de ferme, devant une table grossière, le torse moulé dans sa soutane, une main sur son genou, l'autre main explicative: c'était une église du temps des chevaliers bretons, envahie, puis recouverte par le sable, et dont on voyait autrefois le clocher en détresse dans une fondrière les jours de grands vents.



Quant à ce fait que la petite statue sacrée fut remontée précisément dans le jardin de la dame, c'est là ce qu'il y avait de beau, d'à peu près miraculeux et qui prouvait l'appel du bon Dieu. La dame était, au su de tous, fort pieuse et pratiquante, et la vertu est toujours récompensée. Il parla de «d'enclos béni», de «jardin innocent» et nous qui nous souvenions de la nuit tragique, cela nous fit tressaillir plus que tout le reste. Nous pensions, tellement nous l'avions entendu répéter dans nos leçons, que les fautes finissent toujours par être découvertes; mais les choses ne donnèrent pas raison à la naïve et pure croyance. Notre poupée ne fut reconnue par personne... Le curé nous apparût ridicule, avec son petit front, ses gros yeux, sa voix qui ne donnait pas ce grand accord de la vérité avec la vérité; tandis que, tout autour, il était question de faire de *notre* jardin un lieu de pèlerinage... Et pendant quelque temps, le pays fut sous l'impression du bon Dieu.

Nous revîmes notre poupée, un instant, pendant une blanche cérémonie religieuse autour de laquelle nous rôdions désespérés comme si nous n'avions pas de place dans la foule. Elle était posée sur une serviette pliée en quatre; elle était noire et usée, comme si à dormir dans le terrible cauchemar de la terre, les heures étaient des années. Nous avions encore peur, et nous nous taisions; mais, malgré nous, nous n'étions pas attentifs au rite et, au lieu de regarder le prêtre, nos yeux erraient, s'arrêtant sur la bouche d'un chantre ou sur l'étonnement magnifique d'une pauvre fille des champs qui prenait part à la cérémonie dans sa robe de mousseline blanche.

Il y eut une procession, une procession de tous ces gens qui se trompaient. Elle partit du jardin poétique et brûlé par l'espace, avec son puits et sa cabane de planches, monta, blanche, le flanc escarpé de la falaise, et gagna l'église qui montrait sa façade claire derrière les arbres faunes et fragiles d'automne, derrière le mail rouillé aux bancs vides, où l'on voit sur les feuilles mortes, les curés passer comme des veuves...

Doucement, nous pensâmes au dernier resplendissement d'octobre, au peu que nous étions, à l'avenir, à notre joie triste et grave qui s'éteignait dans le crépuscule et qui n'osait pas se contempler, tant elle avait besoin d'éternité ! Alors, nous sentîmes en nous quelque chose de si mortel que toute notre pitié est retombée sur nos têtes.

Nous sentîmes confusément qu'il ne faut pas dire, dans la vie : « Ceci est une illusion », car hélas, on ne peut dire de rien : « Ceci n'est pas une illusion » ; que si le secret de cette dame était en nous, notre secret, à nous, était ailleurs, et que, tandis que nous la regardions passer, la tranquillité du monde nous regardait...

Et tout à coup, comme si elle se souvenait vaguement d'un ancêtre génial, la petite fille se mit à pleurer, à pleurer sur la destinée des hommes... Cette fois-là encore, je la vois, mais après, je ne la vois plus.

Bien des années depuis, je suis revenu dans ce pays. Je n'ai rien retrouvé à la place des maisons de la dune : à peine, dans une sorte d'enclos démoli, une bicoque délabrée, pas bien loin d'un vieux puits. Au bord de la mer, toute la grève était à moi dans le silence... Mais il me restait, en ce premier retour, un retentissement au cœur, et je ne voulais pas croire qu'à jamais ce cœur oublierait. Maintenant, la pauvreté s'est accomplie...



L'aveu des cloches

Le printemps fleurissait sur la mer.

A vrai dire, ce n'était pas tout à fait le printemps, mais le premier des beaux jours qui se hasardent dans l'hiver, comme des apparitions, pour annoncer que la saison resplendissante reviendra et qu'on avait tort de cesser d'y croire.

Du haut du clocher, le sonneur regardait l'admirable promesse de ce matin encore captif dans les jours gris. Mais l'homme restait indifférent au spectacle de la mer pleine de facettes, jonchée de fleurs de rêve et d'étoiles légères. Que lui importait l'immense embellissement de la nature!... Il était le pauvre cœur pour qui cette richesse-là n'est plus faite.

La mer avait beau se mêler au ciel et déployer chacune de ses moires, et essayer en hâte toutes les parures que lui prêtait le soleil... Les regards de Beppo étaient hantés d'une ombre ineffaçable : celle qu'avait laissée Bianca, la plus belle des passantes, en passant et en s'en allant. Et malgré que la petite promeneuse sublime de sa vie eut disparu, son ombre était restée entre lui et toute chose, plus grande que l'Adriatique, plus grande que l'avenir, — aussi grande que le tombeau.

Voilà trois années qu'avait commencé la séparation qui ne finirait plus, — trois années que la voile orange de la barque trop précieuse, s'était rappetissée jusqu'à n'être plus qu'une feuille morte noyée dans les distances de la mer.

Et aussi vrai qu'elle était partie, elle ne reviendrait plus. Son absence était pire que la mort : elle aimait un autre homme, au nom maudit. C'était à cause d'un autre qu'elle était si coquette et aussi si jolie, avec sa bouche épanouie qui brillait parfois autant que ses yeux. C'était à un autre qu'elle consacrait ses chagrins et ses larmes ; c'était à un autre qu'il l'avait vue rire, si cruellement pour le reste des hommes, un soir, dans le paradis d'un petit champ.

C'est que Lazarette portait un grand rêve éteint. Ce rêve avait la forme incomparable du jeune homme étranger qui conduisait, bien loin maintenant, la voiture automobile du prince della Scalla.

Toute une saison, il avait passé sur les routes, trônant sur le devant de l'étrange véhicule, comme une figure de proue, — et toute une saison, elle l'avait regardé, appuyée sur un mur ou sur un arbre, défaillante comme un oiseau pris au piège qui voit s'avancer l'oiseleur, et n'osant comprimer sa palpitation désordonnée pour ne pas montrer son cœur. A plusieurs reprises, le beau pilote de la voiture princière lui avait parlé, et deux fois, elle l'avait vu de près, avec sa belle moustache française éployée comme les ailes d'un faucon en plein vol... Puis, il s'était envolé sur le char magique qui lui obéissait. Et c'était justement son image dont elle ne pouvait plus guérir.

Comme le monde avait changé, depuis ! Son rire avait disparu, ses paroles s'étaient raréfiées, sa destinée s'était confinée, rapetissée, autour de sa maison. Elle y vivait à l'ombre sèche de la vieille Anna, dont elle était un peu la nièce et beaucoup la servante, — et qui était paralytique, mais acarîâtre. Hors de la maison obscure aux murailles claires, elle ne sortait que lorsqu'il le fallait pour aller sur le dessus de la falaise cueillir les fileurs dont avait besoin maître Mateo, l'habile herboriste, ou mener la chèvre Giralda égaliser avec perfection le velours de l'herbe tout autour de son piquet.

Elle était aussi jolie qu'avant : un deuil n'arrive pas tout de suite à effacer la beauté : le moindre rayon de soleil l'ornait comme un talisman et la faisait ressembler à une rose coiffée d'un coquelicot. Pour passer, elle était bien obligée parfois, d'écartier joliment les branches. Mais elle ne s'intéressait à rien et à personne ; elle ne voyait même pas combien son miroir était charmant, quand, d'aventure, elle le regardait en face.

Elle n'était sensible qu'à la voix des cloches de Saint-Thomas, parce qu'il lui semblait, dans la magnifique subtilité de son chagrin, y percevoir ce qui était en effet : de fins lambeaux de plainte humaine ralentissant à peine le rythme, et une impression mal définie de désolée résignation. Quoique

charrette qui barrait le chemin, le gros Biasce gesticulait comiquement, et cette drôlerie la fit rire... A une petite fille qui lui disait bonjour, elle répondit: bonjour, comme si elle eût dit merci.

Elle était presque arrivée jusqu'à l'église et ralentissait, intimidée par sa hauteur, lorsqu'elle aperçut quelqu'un qui, furtivement, venait d'en sortir.

C'était lui. Il s'était décidé à quitter sa niche, à entrer en plein au milieu de la vie odorante et rayonnante, à toucher la tiédeur qui passe et les parfums qui montent.

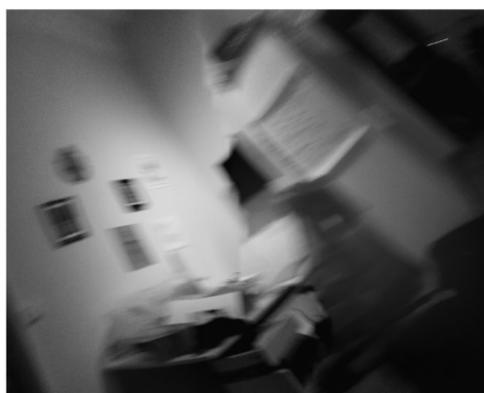
C'est ainsi qu'ils allèrent presque l'un vers l'autre. Ils se croisèrent, et par hasard, ils se regardèrent en même temps. Le regard qu'échangèrent ces deux créatures qui ne pouvaient plus rester vaincues, un parfum enivrant de roses vint juste à point pour le faire durer un moment.

Ils étaient si semblables, avec chacun, sa moitié d'amour qu'ils durent se lire totalement pendant l'instant où leurs yeux furent mêlés...

...Toujours est-il que, quelques heures après, le soir, l'un d'eux revint là, attendit un peu, et l'autre revint aussi.

L'ombre du soir cacha sous son aile leur rougeur commune. Puis elle fit mieux; elle qui simplifie et qui rapproche, elle leur montra que, si inconnus qu'ils fussent l'un pour l'autre, si étrangers, il y avait dans leurs figures profondes quelque chose de pareil qu'il leur sembla reconnaître; elle leur montra qu'ils se ressemblaient un peu, non pas quand on les regardait, mais quand ils se regardaient...







Les récits qui composent ce volume sont inédits en librairie.

TABLE DES MATIÈRES

[L'illusion](#)

[L'aveu des cloches](#)

[Blanc ou noir?](#)

[La petite femme](#)

[Rencontre](#)

[Conte de fées](#)

[Le mauvais esprit](#)

[La mauvaise plaisanterie](#)

COLOPHON

Cette réimpression ÉFÉLÉ a été faite le 31 décembre 2014 et est composée en Rotation.

Source :

Henri Barbusse

L'illusion

Flammarion, Paris, 1919

<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb35217027b>

Fac-similé :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1133141>

Retrouvez toutes les réimpressions ÉFÉLÉ sur
<http://efele.net/ebooks>